



JOANNA WARMUZIŃSKA-ROGÓŻ

Université de Silésie à Katowice, Pologne

 <https://orcid.org/0000-0001-8195-0099>

## Entre le banal et le singulier, entre le local et l'universel. Les enjeux traductologiques à l'exemple de *La nuit des morts-vivants* de François Blais

Between Banal and Singular, Between Local and Universal. Translation Issues  
on the Example of *La nuit des morts-vivants* by François Blais

### Abstract

François Blais, one of the most interesting writers of the new generation in Quebec, most often places the action of his novels in Mauricie where he was born. What is more, his texts are rich in cultural elements, especially intertextual, that are the part of the author's game with a reader. All in all, Blais is interested in the banality, the everyday life, often illustrated with the adventures of universal and banal characters, who could come from anywhere. The reader is therefore dealing on the one hand with the novel deeply inscribed in contemporary Quebec culture, on the other hand, the daily life of Blais's characters seems to be common for all people. The paper focuses on the possibilities of translating François Blais's novels, in particular on a possible transfer of the specificity of the literature that plays with the universal and the local.

*Keywords:* literary translation, François Blais, everyday, banal

François Blais (1973–2022), un des écrivains les plus intéressants de la génération post-Révolution tranquille au Québec, se caractérisait ainsi : « J'ai peu vécu, peu voyagé. Je vis entre Québec, où je réside, et Grand-Mère, en Mauricie, où j'ai mes racines. Je fais de la traduction alimentaire » (cité dans Duchatel, 2008, p. 7). À son compte, il a une dizaine de romans, très bien accueillis par le public, quelques-uns d'entre eux étant finalistes des prix littéraires (notamment du Prix des libraires du Québec). Selon Bujnowska (2014), « les critiques

soulignent surtout la qualité de la langue de François Blais, son ironie et son humour» (p. 60). Pourtant, l'auteur lui-même prétend que cette étiquette d'un écrivain comique entraîne le manque de considération pour son œuvre : « Quand j'essaie d'être profond, je deviens insignifiant. Mais ça doit être pour ça que je ne gagne jamais de prix, on ne me prend pas au sérieux. Je veux gagner le prix Ringuet » (Lapointe, 2013, Des histoires de non-rencontre, paragr. 2). Ce qui l'intéresse particulièrement, c'est le banal, « le quotidien d'individus déterminés à ne rien faire de leur vie » (Berek, 2018, p. 92).

Le cinquième roman de François Blais, intitulé *La nuit des morts-vivants* (2011), s'inscrit dans cette veine même si, aux dires de l'écrivain, « le quotidien est une matière assez ingrate à travailler » (Blais, cité dans Arsenault, 2010, p. 32). L'action du roman se passe à Grand-Mère, mais — comme le fait remarquer Greif (2011) — il faudrait mettre le mot « l'action » entre guillemets, puisqu'il ne se passe rien, et pourtant, on n'est pas capable de fermer le livre (p. 9). Les deux narrateurs racontent, respectivement sous le pseudonyme de Pavel et Molie, leur quotidien banal et morne. Pavel nettoie les planchers de grands magasins chez Maintenance des Chutes, et quant à Molie, en tant que cliniquement associable, elle est « une assistée sociale pas trop brillante et légèrement dépressive » (Blais, 2011, p. 107). Ils passent leurs journées à dormir, à lire, à jouer aux jeux vidéo, à regarder des films (d'où le titre du roman témoignant de leur engouement pour les films d'horreur) et à ne rien faire. La nuit, Pavel travaille, et pendant les weekends, il rencontre ses amis, Anna et Henrik. Molie, pour sa part, préfère sortir à la nuit tombée et déambuler dans les rues désertes. Ces deux personnages noctambules se donnent pour tâche de décrire leur vie sur commande d'une personne non pas spécifiée. Tardif (2012) résume le roman ainsi :

Que se sera-t-il produit entre le début et la fin de *La nuit des morts-vivants*, cinquième roman de François Blais ? Pas grand-chose. On sera passé à travers Noël — ce qui n'est jamais joué d'avance —, on aura éclusé nombre de bières, on aura visionné plusieurs films d'horreur débiles, on sera tombé amoureux (en se gardant bien de l'avouer à la personne concernée). La minceur et l'épaisseur du quotidien quoi, rendues avec le moins d'apprêt possible. . . . Ils vivent, c'est tout. C'est déjà beaucoup. (paragr. 1)

Or, malgré leur existence apparemment insignifiante, les deux personnages donnent preuve d'un esprit vif et d'une sensibilité hors pair. Qui plus est, Pavel et Molie s'avèrent bien instruits (dont témoignent les allusions à Nietzsche, à Schopenhauer, à Brecht, à George Eliot et à beaucoup d'autres) et doués dans l'art d'écrire. Pourtant, même s'ils semblent être faits l'un pour l'autre, ils ne se croiseront jamais. Ainsi,

entre les jeux de rôle électroniques (Phantasy Star II, Fire Emblem IV), les bijoux du club vidéo local (Toxic Avenger, Torso, La montagne du dieu cannibale) et les lectures (Schopenhauer, George Eliot), les personnages de François Blais évoluent dans un univers parallèle, dans lequel les codes de la vie quotidienne sont évacués au profit de nouvelles règles. S'ils ne sont pas morts au sens médical du terme, Molie et Pavel naviguent dans les eaux troubles de la non-existence ; sans amour, sans avenir ou sans histoire, peut-on réellement prétendre être ? (*L'instant même*, 2011, paragr. 2)

## Entre le banal et le singulier

Le roman de François Blais est l'éloge de la banalité même. Selon les dires de Laurin (2011), « il ne se passe à peu près rien, il n'y a pas vraiment d'histoire, dans *La nuit des morts-vivants*. Justement. C'est le propos du roman : à quoi se résume la vie quand il ne se produit rien d'extraordinaire, quand on erre sans but ? » (paragr. 1). Par ailleurs, les personnages principaux en sont parfaitement conscients. Pavel avoue :

Rien ne ressemble davantage à une de mes journées qu'une autre de mes journées, et il est indubitable que je n'ai jamais eu une pensée en propre depuis ma naissance, événement remontant tout de même à près de douze mille jours. Vous me rétorquerez qu'on peut en dire autant de quatre-vingt-dix-neuf pour cent de mes semblables, soit, mais pourquoi ne pas avoir pigé dans le un pour cent qui reste ? (Blais, 2011, p. 6)

Et pourtant, le lecteur lit fasciné les propos des deux narrateurs, composés d'histoires sans importance, de souvenirs mêlés aux anecdotes et aux allusions littéraires, et de descriptions fascinantes des heures passées à regarder des vieux films de peur et à jouer aux jeux vidéos. Au fur et à mesure, les propos des deux personnages se chevauchent en ce sens qu'ils se réfèrent à des événements concrets (quoiqu'assez banals) de la vie quotidienne de Grand-Mère et qu'ils lisent les mêmes ouvrages littéraires, comme *Middlemarch* de George Eliot qui, à son tour, traite du quotidien des habitants d'une petite ville de l'Angleterre victorienne.

## Entre le soutenu et le populaire

Il va sans dire que ce qui rend le banal à la Blais tellement attirant, c'est le style. En effet, le roman se compose de chapitres successivement rédigés soit par Pavel — en troisième personne, dans un style étonnamment soutenu vu la thématique qu'il touche —, soit par Molie qui rédige ses observations en imitant son personnage éponyme, Molly Bloom d'*Ulysse*, donc en « escamot[ant] les virgules et . . . fuir la ponctuation » (Laurin, 2011). Pavel inaugure son récit avec la phrase la plus célèbre de la littérature française qui contraste avec la thématique des plus triviales :

Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Mais ce n'est plus possible depuis que je travaille de nuit pour Maintenance des Chutes à titre d'employé d'entretien (classe 2). Il y a quelques jours, les hautes instances du magasin à grande surface où j'œuvre décrétèrent que dorénavant les planchers devaient être cirés quotidiennement, même dans les endroits où les clients ne vont point, là où cela ne changerait rien, au fond, que les planchers fussent cirés ou pas. (Blais, 2011, p. 5)

Quant à Molie, elle se hasarde tout d'abord à imiter la technique du monologue intérieur :

j'ai également demandé si je pouvais écrire sans ponctuation comme l'autre Molly avec ses deux l et son y de toute façon je ne sais jamais où mettre les virgules je les sème au petit bonheur j'admets que ça n'est pas l'idéal question lisibilité mais l'avantage c'est que si ce machin est destiné à la publication il se trouvera deux ou trois ploucs pour estimer que ça fait artistique. (Blais, 2011, p. 13)

pour diversifier par la suite le ton, en changeant aisément des styles :

Encore une fois aucun événement digne de mention n'est survenu dans mon existence ces derniers jours et ça me va très bien comme ça c'est juste pour vous que ça me chagrine des fois j'ai presque envie de me mettre à faire de quoi de ma vie juste pour ne pas que vous périissiez d'ennui presque étant le mot-clé dans cette phrase je me contenterai comme d'habitude de relater les événements indignes de mention. (Blais, 2011, p. 85)

C'est là que réside donc l'originalité et la virtuoserie de *La nuit des morts-vivants* : à travers des styles différents l'auteur dépeint la banalité et la misère de l'existence, et ceci avec de l'humour et un clin d'œil aux lecteurs. Comme le fait remarquer Bergeron (2011), « les romanciers pouvant passer du subjonctif imparfait au joul ou citer Schopenhauer et Hanna Montana dans la même

page sont des oiseaux rares. François Blais est de ceux-là. Il pratique ce qu'il appelle le "métissage de tons", et il le fait avec intelligence et brio» (p. 19). À en croire Greif (2012),

avec *La nuit des morts-vivants*, nous sommes devant une écriture parfaitement maîtrisée, en pleine maturité : les scènes drôles, présentées avec une aisance qui fait oublier le travail de l'écrivain, tant celles de Molie que celles de Pavel, sont disséminées dans le texte avec une précision qui ferait l'envie de n'importe quel auteur accompli, alors que le message de tolérance et de respect, aux tonalités graves, devient un murmure continu, gravant tout doucement ses traces dans la mémoire du lecteur sans que celui-ci s'en aperçoive. (p. 179–180)

Dans une traduction éventuelle, il faudrait avant tout redoubler ses efforts pour rendre le concept de Blais consistant à dépeindre le quotidien et le banal à travers des styles différents, ce qui est tout à fait réalisable mais exige du traducteur de la sensibilité, voire de la créativité. Dans le fragment cité ci-dessus, étant un exemple du style particulier de Molie, nous trouvons la banalité du quotidien confrontée à un mélange de styles : au niveau lexical l'auteur utilise des expressions plus soutenues, comme : « aucun événement digne de mention n'est survenu dans mon existence », « événements indignes de mention ». Il utilise aussi des québécoïsmes, par exemple « faire de quoi » qui est une « expression prisée au Québec pour montrer que l'on a été atteint par quelque chose, sans avoir recours à de grandes formules » (L'oreille tendue, s. d.). De plus, il abaisse le registre en ayant recours à des expressions du type : « ça me va très bien comme ça », ce que l'on pourrait rendre facilement en polonais à travers des choix lexicaux appropriés.

À propos du français québécois déjà évoqué, il est présent surtout dans les dialogues. Et, comme le fait remarquer Greif (2011), « ce sont justement les monologues, les dialogues, la langue minutieusement reproduite des personnages qui les rendent plus vrais que les modèles que l'on peut supposer » (p. 9). Étudions le fragment suivant :

On avait marché sur des œufs durant le reste du quart. Quand Sébas est de mauvais poil, la foudre peut tomber n'importe où, il l'admet lui-même avec une franchise qui lui fait honneur : « *J'ai la mèche longue, mais quand ça pète, ça pète !* ». Et quand ça pète, pour reprendre son image, il profite de l'occasion pour vider toutes les vieilles querelles, sortir au grand jour les griefs accumulés, remettre sur le nez de chacun les moindres vétilles, la fois où un tel avait omis de verrouiller le locker, la fois où un autre avait négligé de traiter les serpillières à l'Aero-Kill avant de partir, etc. Heureusement, le magasin à grande surface où Pavel travaille dispose réellement d'une grande surface, et il lui est possible, avec un peu d'ingéniosité, d'accomplir ses tâches sans croiser le chef d'équipe. (Blais, 2011, p. 17) (c'est nous qui soulignons)

Le narrateur continue dans un style qui lui est propre, c'est-à-dire en général neutre, mais en même temps très soigné, ce avec quoi contraste la phrase émise par le personnage : « J'ai la mèche longue, mais quand ça pète, ça pète ! ». Il s'agit ici de l'antonyme de l'expression québécoise : « avoir la mèche courte » qui signifie « se mettre facilement en colère, perdre patience pour un rien » (Studio Quipo, s. d.). « Ça pète », qui suit, est une expression familière française. Le mélange des registres enrichi d'un contraste entre la langue du narrateur, très soigné, et la phrase du personnage formulée non seulement en langage populaire mais également imprégnée du québécois, donne un effet comique d'une part, mais, d'autre part, s'inscrit fortement dans la culture locale.

La tâche du traducteur se compliquera davantage si l'on ajoute à cette virtuoserie des styles dépeignant des activités banales tout un éventail de références et allusions culturelles dont abonde le roman de Blais. Selon les dires de Jarosz (2018), « s'il fallait un exemple de roman postmoderne qui renvoie tant aux produits artistiques et culturels de haute que de basse culture, le livre de François Blais bat tous les records » (p. 364). Laurin (2011) caractérise les personnages principaux, Pavel et Molie, d'une manière suivante :

Ils partagent une passion pour les jeux vidéo et les films d'horreur. Ils pourraient facilement passer pour deux ados attardés. Mais attention, ils lisent, ils ont des lettres. Schopenhauer, mais aussi Proust, Joyce, Ducharme, Nietzsche, Cioran. . . . On ne compte plus le nombre de références, directes ou indirectes, qu'ils font à leurs écrivains préférés dans leurs chroniques de vie respectives. (Le hérisson, paragr. 3)

Sur chaque page, le lecteur trouvera donc plusieurs noms à partir de ceux mondialement connus jusqu'aux personnes liées strictement au Québec, comme dans la citation qui suit :

on ne peut pas dire que les hydrolats lacrymaux de monsieur *Rimbaud*, que le spleen de monsieur *Baudelaire* et que les jardins de givre de monsieur *Nelligan* m'amuse beaucoup plus. Et les sanglots longs des violons de l'automne peuvent bien, si ça leur chante, blesser le cœur de monsieur *Verlaine* d'une langueur monotone, peu me chaut. Cela dit, je ne suis pas entièrement réfractaire. Prenez *Molière* : je ne lirais que cela. Et *Racine*. Tenez, regardez : « Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime / Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime / Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés / Et laver dans le sang vos bras ensanglantés. » C'est beau, hein ? Surtout, ça mène quelque part, ça raconte une histoire, ça ne fait pas juste des bruits avec sa bouche comme *Lucien Francœur* ou *Jean-Paul Daoust* (oui, je les mets tous dans le même panier). (Blais, 2011, p. 70–71) (c'est nous qui soulignons)

À côté de Rimbaud, Racine ou Molière, nous avons donc Émile Nelligan (1879–1941), poète très influencé par le mouvement symboliste, personnage phare de la poésie québécoise dont la légende est toujours vive au Québec ; puis Lucien Francœur (né en 1948), poète, chroniqueur à la radio et chanteur du groupe Aut’Chose, récompensé du Prix Émile-Nelligan, et finalement Jean-Paul Daoust (né en 1946), poète et essayiste québécois, chroniqueur de poésie pour Radio-Canada, lauréat du prix du Gouverneur général pour son recueil *Les Cendres bleues*.

À cela s’ajoutent des citations non marquées (Majkiewicz, 2008, p. 111), qui ne seront détectables qu’aux initiés. Bien sûr, la citation qui ouvre le roman (« Longtemps, je me suis couché de bonne heure »)<sup>1</sup> est assez évidente. L’écrivain aide parfois le lecteur en soufflant le nom de l’auteur des paroles citées, comme dans le cas de la phrase de Nietzsche : « Rien n’est vrai, tout est permis » (Blais, 2011, p. 60). Or, le roman est imprégné aussi des citations à travers lesquelles l’auteur entretient le jeu avec le lecteur, comme la description de l’incendie par les deux narrateurs, dans deux styles complètement différents, ce qui fait penser à Raymond Queneau et à ses *Exercices de style*.

## Entre le local et l’universel

Nous avons beaucoup insisté sur la banalité de la vie, « la petite vie au quotidien dans une petite ville qui est mise de l’avant. Dans ce que cette vie a de plus anodin. De plus répétitif et vain » (Laurin, 2011, paragr. 4), qui constitue le noyau du roman. Or, suivant les propos d’Isabelle Daunais et Pierre Vadeboncoeur, Krzysztof Jarosz constate que le roman de Blais s’inscrit dans le courant de pensée identitaire québécoise résumée dans l’expression de « permanence tranquille » qui est, selon les propos de Livernois, l’« impression d’être un peuple de tout repos et de toute éternité, un peuple qui flotte sur l’Histoire et qui n’a pas besoin de se presser pour devenir ce qu’il est » (Livernois, 2014, p. 146). Dans la littérature, ce manque d’action se donne à voir, selon Isabelle Daunais, à travers la présence des héros qui surprennent par leur passivité. En tenant compte de ce qui précède, Jarosz (2018) constate :

---

<sup>1</sup> Comme le fait remarquer Jarosz (2018), la première phrase du roman, reprise fidèle de l’incipit du somme proustien, thématise d’emblée l’insignifiance des événements adroitement filés, tout en inaugurant un long chapelet de références intertextuelles dont le nombre et l’étendue contredit aisément la prétendue ingénuité des narrateurs qui se révèlent être, au cours de leurs récits successifs, de fins connaisseurs de la grande littérature mondiale (p. 364).

Cette réflexion vient à l'esprit du lecteur de *La nuit des morts-vivants* et à vrai dire de tous les romans de Blais chez qui les protagonistes évoluent toujours dans la sphère privée, sans jamais dépasser les limites de leur monde intime que branchés sur Internet, collés à leurs livres, films et jeux vidéo, qu'ils partagent avec leurs amis les plus proches, sans trop s'aventurer sur le terrain même des réseaux de socialisation, comme Facebook, bien qu'ils y soient présents. (p. 370–371)

Les personnages de Blais sont donc passifs et tapis dans leur monde intime. Or, ce monde s'avère être intrinsèquement et inséparablement québécois. Déjà le choix du pseudonyme par l'un des narrateurs va éveiller beaucoup de connotations chez le lecteur de *La nuit des morts-vivants* : « Tiens, Pavel Datsuyk a marqué trois buts hier soir contre les Flames. Va pour Pavel » (Blais, 2011, p. 6). L'usage du prénom d'un joueur de hockey dans le roman québécois n'est pas anodin, qui plus est, le choix d'un joueur concret d'une équipe concrète est doté des sens implicites propre à chaque supporteur du hockey.

De plus, le cadre géographique est bien établi. Ainsi, les personnages errent à Grand-Mère, une petite ville sans importance et consomment avidement la culture populaire, ce qui contribue par ailleurs à la mise en relief de la banalité de leur existence. Le roman abonde en références de différents types. Nous avons donc des toponymes locaux qui ne sont connus qu'aux habitants de Grand-Mère mais auront une sonorité tout à fait familière à un lecteur moyen québécois :

je me souviens qu'elle habitait au *lac Lafontaine* et qu'elle faisait rire d'elle à cause de ça c'est vrai que c'est nulle part le lac Lafontaine c'est une sorte de faubourg du *Lac-à-la-Tortue* et le *Lac-à-la-Tortue* n'est qu'une excroissance de *Saint Georges-de-Champlain* qui n'est elle-même qu'une banlieue de *Grand-Mère* qui est un furoncle sur la fesse de *Shawinigan* et *Shawinigan* n'est rien du tout juste un bunch de maisons laides bâties à la va-vite pour loger les travailleurs de la *Shawinigan Water and Power* et de la *Belgo* et aujourd'hui qu'il n'y a plus ni *Shawinigan Water and Power* ni *Belgo* c'est juste un bunch de maisons laides. (Blais, 2011, p. 169) (c'est nous qui soulignons)

La couleur locale incluse dans la géographie minutieusement énumérée s'accompagne aussi de la description d'un plat typique québécois, à savoir de la poutine :

Ils se vantent d'offrir cent variétés de poutines ce qui impressionne considérablement Jaja mais je lui dégonfle sa balloune en lui expliquant que ça n'a rien de sorcier il suffit de proposer le choix entre mettons deux coupes de patates trois sortes de sauces et une dizaine de garnitures et avec toutes les combinaisons on arrive facilement à cent par exemple ils comptent pour deux poutines distinctes une poutine sauce BBQ avec saucisses poivrons et bacon et une poutine sauce BBQ avec saucisses et poivrons mais pas de bacon alors que ça revient un peu au même. (Blais, 2011, p. 86)

Il en est de même avec des références à la culture populaire canadienne puisant en abondance au folklore :

— *Les loups-garous*, alors? On prend, mettons, *An American Werewolf in London*, *Wolfen* et *Silver Bullet*.

— C'est une idée. Ou encore un hommage au talent canadien : *Ghostkeeper*, *My Bloody Valentine* et *Terror Train*.

— *Ghostkeeper!* Je l'avais oublié, celui-là. Des motos neigistes s'abritent pour la nuit dans un vieil hôtel abandonné et se font attaquer par un monstre, c'est ça ?

— Pas n'importe quel monstre : *le Wendigo*. (Blais, 2011, p. 97) (c'est nous qui soulignons)

Quant aux loups-garous, ils ne sont pas caractéristiques uniquement du folklore canadien-français, mais ils peuplent les contes en Europe, mais aussi aux États-Unis : c'est par ailleurs dans ce contexte-là, qu'ils apparaissent dans le fragment cité ci-dessus. Toutefois, il est à noter que dans les contes populaires canadiens-français ou québécois le personnage de l'homme-loup apparaît souvent. Par contre, le Wendigo, une créature anthropophage, est issu de la mythologie des Amérindiens du Canada (des Algonquiens), et s'inscrit profondément dans l'imaginaire, aussi actuel, des Canadiens.

Le mélange constant des noms de personnes, de lieux, de jeux vidéo, des titres et autres, est censé accentuer la banalité de la vie et la banalité du récit rédigé par les deux narrateurs, comme dans l'exemple suivant :

Les deux amis passèrent au salon, descendirent quelques bières en déblatérant contre divers individus (leurs chefs d'équipe, *Jean Pagé*, le type dans les commerciaux d'*Ameublement Tanguay*, les amateurs de rassemblements médiévaux, André Perrault, etc.) et en jouant quelques parties (*NHL 2010*, *Need for Speed*). Ensuite, l'on se sustenta (une large all dressed et une moyenne poutine de chez *Stratos*) et l'on mit le cap sur le *Vidéotron*. (Blais, 2011, p. 51) (c'est nous qui soulignons)

Voici l'explication des éléments soulignés dans la citation :

Jean Pagé	Journaliste québécois
Ameublement Tanguay	Magasin de chaîne avec les produits pour la maison
André Perrault	Spécialiste de sons (série télévisée <i>The Vampires Diaries</i> )
Need for Speed	Série de jeux vidéo de courses de voitures
NHL 2010	Ligue nationale de Hockey
Stratos	Stratos Pizzeria : Le roi de la poutine
Vidéotron	Une des principales compagnies de télécommunications du Canada

Dans la traduction, quelle que soit la stratégie globale du traducteur envers le texte et les procédés de traduction qu'il choisira, les accents seront mis autrement : ainsi, c'est le local inconnu et étranger qui va dominer. Or, comme le montre la pratique traductionnelle de tous les jours, le transfert de ce type d'éléments n'est pas voué à l'échec.

### Au lieu d'une conclusion

Il semble que ce n'est pas tant la présence des noms propres ou des éléments culturels qui peut rendre la traduction difficile, voire impossible. Ce qui est plus problématique, c'est la spécificité de la société québécoise reflétée dans le roman de Blais, un vrai représentant de sa génération. Daunais (2015) prétend que :

si le roman québécois est sans valeur pour le grand contexte, s'il ne constitue un repère pour personne sauf ses lecteurs natifs, c'est parce que l'expérience du monde dont il rend compte est étrangère aux autres lecteurs, qu'elle ne correspond pour eux à rien de connu et, surtout, à rien de ce qui leur est possible ni même désirable de connaître. (p. 15)

Vu l'immersion du roman de Blais dans la culture source et le fait que, à en croire Berek (2014), « ses romans présentent une radiographie de la réalité du Québec actuel et nous transportent dans un monde imaginaire qui ressemble à l'univers quotidien des Québécois » (p. 77), une traduction éventuelle va être problématique plutôt en ce qui concerne le degré de compréhension des lecteurs de la culture cible. Or, tout concourt à espérer que même avec la perte de cette spécificité québécoise, de la québécity et de la québécity du roman, *La nuit des morts-vivants* a toutes les chances de maintenir dans une traduction ce qui lui est propre, donc rester :

un livre où l'on rit (jaune), où l'on cache ses larmes, où l'on ne veut ni ne peut regarder l'avenir qui se dessine pour ces éternels adolescents, enfermés dans leur bulle respective. Impossible de ne pas s'arrêter pour réfléchir sur ces « presque riens » qui reflètent l'aveuglement de tout un pan de notre société. (Greif, 2011, p. 9)

Jarosz (2018), pour sa part, constate :

grâce à sa vision du monde sans aucune complaisance pour la sensiblerie, ce roman dépasse l'horizon d'une optique actuelle du monde, ou tout simplement

celle de la génération de monades connectées à un univers factice. L'avenir montrera si cette constatation restera valable au-delà de cette frontière générationnelle. (p. 371)

Toujours dans le contexte traductionnel, n'oublions pas que déjà la lecture de l'original peut s'effectuer à des niveaux différents. Il y en a ceux qui se limitent au côté moqueur et ironique, il y en a d'autres parmi les lecteurs qui vont savourer l'érudition de l'auteur. Il va sans dire que François Blais a un penchant pour les jeux de références qui pourtant risquent de devenir illisibles et indéchiffrables, aussi bien dans la culture source. Or, l'écrivain lui-même remarque comme suit :

Pour ce qui est des références à l'actualité ou à des souvenirs d'enfance communs à une toute petite tranche d'âge, je ne me pose jamais de questions, et je pense que ça tient au fait que la plupart des auteurs que j'ai lus et aimés n'écrivaient pas pour la postérité, avaient parfois même l'impression que ce qu'ils racontaient ne pouvait intéresser qu'une poignée de personnes (dont je ne faisais pas partie). (Blais, cité dans Arsenault, 2008, p. 30)

Il est à noter que l'œuvre de Blais en général, et *La nuit des morts-vivants* en particulier, a avant tout une portée universelle, car — comme le fait remarquer Mottet (2009) — l'écrivain invite son lecteur avec qui il partage les joies et les douleurs, à « communier dans et par la littérature » (p. 254). Pour que l'on puisse répondre à la question concernant un succès ou un échec éventuel de la traduction du roman de François Blais, il ne reste qu'une solution : la traduire !

## Bibliographie

- Arsenault, M. (2010). François Blais entre Dostoïevski et Phantasy II. *OVNI Magazine*, 4, 28–33.
- Berek, E. (2018). Les petits riens quotidiens ou l'univers de François Blais. *Romanica Silesiana*, 13(1), 91–100.
- Bergeron, P. (2011). François Blais. *La nuit des morts-vivants*. *Nuit blanche, le magazine du livre*, 124, 19.
- Blais, Fr. (2011). *La nuit des morts-vivants*. Instant même.
- Bujnowska, E. (2014). La radiographie de la société québécoise contemporaine : *losers*, BS et voyageurs *Google Maps*. *Document 1* de François Blais. In A. Czarnowus & J. Warmuzińska-Rogóż (Dir.), *Traverser les frontières. Mélanges offerts au Professeur Krzysztof Jarosz* (p. 59–79). Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- Daunais, I. (2015). *Le roman sans aventure*. Boréal.
- Duchatel, A. (2008). Génération bof, prise deux. *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec*, 4(4), 7.

- Gamache, R. (2011). Zombies modernes. *La nuit des morts-vivants* de François Blais. *Dans mon livre*. <http://dansmonlivre.bangbangblog.com/>
- Greif, H.-J. (2011). Compte rendu de *Nouveautés*. *Québec français*, 162, 4–15.
- Greif, H.-J. (2012). Les yeux fertiles : François Blais, *La nuit des morts-vivants*, roman. L'instant même, p. 172. *Mæbius : écritures / littérature*, 132, 173–180.
- Jarosz, K. (2018). Des monades fictiotropes. *La nuit des morts-vivants* de François Blais. *Kwartalnik Neofilologiczny*, 65(3), 363–371.
- Lapointe, J. (2013, février 10). François Blais : les petits riens. *La Presse*. <https://www.lapresse.ca/arts/livres/201202/10/01-4494675-francois-blais-les-petits-riens.php>
- Laurin, D. (2011, avril 2). La vacuité comme mode de vie. *Le Devoir*. <http://www.ledevoir.com/culture/livres/320193/la-vacuite-comme-mode-de-vie/>
- L'instant même. (2011). *La nuit des morts-vivants*. <http://www.instantmeme.com/ebi-addins/im/ViewBooks.aspx?id=2791>
- Livernois, J. (2014). *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec*. Boréal.
- L'oreille tendue. (2017, mars 7). *Intégration linguistique*. <https://oreilletendue.com/2017/03/07/integration-linguistique/>
- Majkiewicz, A. (2008). *Intertekstualność — implikacje dla teorii przekładu*. PWN.
- Mottet, Ph. (2009). Communion et communication dans Iphigénie en haute-ville. In K. Jarosz, Z. Szatanik & J. Warmuzińska-Rogóż (Dir.), *De la fondation de Québec au Canada d'aujourd'hui (1608–2008) : Rétrospectives, parcours et défis* (p. 246–254). Agencja Artystyczna PARA.
- Studio Quipo. (s. d.). Avoir la mèche courte. In *FF. Traduction du français au français. Un guide linguistique franco-québécois*. Consulté le 15 octobre 2019 sur <https://www.dufraancaisaufrancais.com/avoir-la-meche-courte/>
- Tardif, D. (2012, mars 1). François Blais : les perdants magnifiques. *Voir Montréal*. <http://voir.ca/livres/2012/03/01/francois-blais-les-perdants-magnifiques/>

## Notice bio-bibliographique

**Joanna Warmuzińska-Rogóż** est docteure habilitée à diriger les recherches, professeure à l'Institut d'Études littéraires de l'Université de Silésie à Katowice. L'auteure de deux monographies (*De Langlois à Tringlot. L'effet-personnage dans les Chroniques romanesques de Jean Giono*, 2009 ; *Szkice o przekładzie literackim. Literatura rodem z Quebecu w Polsce*, 2016 — Prix Pierre-Savard), co-rédactrice du 3<sup>e</sup> numéro de *TransCanadiana* (2010) et du 13<sup>e</sup> numéro de *Romanica Silesiana* (2018), co-auteure, avec Krzysztof Jarosz, de *Antologia współczesnej noweli quebeckiej* (2011) et auteure de nombreux articles sur la littérature québécoise et la traduction littéraire.

joanna.warmuzinska-rogoz@us.edu.pl